

*40 ans de marche
dans le désert*

(Nb 20, 1-11...29 ; 21, 1-9, 21-35)

— E —

La communauté d'Israël dut donc accepter de revenir sur ses pas pour vivre quarante ans dans le désert.

— X —

Nous avons déjà vu que ce nombre exprime notamment le temps qui est nécessaire pour faire disparaître ce qui doit mourir. Aussi nous était-il déjà rapporté dans le récit de Noé que le Seigneur fit pleuvoir pendant quarante jours et quarante nuits — *insistant sur le mot suivant*— pour effacer de la terre l'ancienne création, afin que puisse advenir la nouvelle (selon Gn 7, 4). Nous retrouvons quelque chose de cette symbolique ici, puisque nous venons d'entendre que le Seigneur fait errer Israël pendant quarante ans dans le désert, jusqu'à ce que toute la génération sortie d'Égypte ait disparu, celle qui était en âge de porter les armes – les adultes responsables, pourrait-on dire– (selon Nb 32, 13 ; Jos 5, 6). Quarante ans : le temps pour que cette génération meure et qu'advienne une génération qui accepte de combattre pour la Terre promise.

De ce fait et d'une façon plus large, ces quarante années au désert peuvent exprimer le temps de notre existence humaine en cheminement, avec les « morts » à accepter pour nous ouvrir aux combats nécessaires, afin de vivre de mieux en mieux de la Promesse que le Seigneur veut réaliser en nous.

— E —

Ces quarante années sont donc données au peuple pour se convertir : pour faire mourir en lui ce qui reste accroché à la mentalité de l'Égypte et ainsi accéder à cette nouvelle étape jusqu'ici refusée : celle qui concerne la conquête de la Terre promise.

Pendant ce temps passé au désert, le peuple d'Israël parcourra ainsi le même chemin que celui de cette première année, celui qui a abouti à Cadès de Parân avec la déconfiture que l'on sait. Il refera donc ce chemin pour y accepter les renoncements nécessaires qui, jusqu'ici, lui ont fait défaut. Il travaillera à faire mourir en lui ses mauvaises inclinations.

Et pour croître de la sorte, les membres d'Israël continueront à se nourrir de cette manne qui les dérange, mais qui leur donnera de dépasser les apparences et de goûter véritablement à ce don de Dieu. Car ce pain envoyé du ciel pouvait procurer bien des délices et satisfaire tous les goûts. Cette substance manifestait la douceur du Seigneur à l'égard de ses enfants, s'accommodant au goût de celui qui la consommait, se transformant selon le désir de chacun (selon Sg 16, 20-21). Elle pouvait avoir le goût d'une galette de miel (selon Ex 16, 31), d'un gâteau à l'huile (selon Nb 11, 9) ; mais elle pouvait aussi inspirer le dégoût, notamment quand ils s'écrièrent : « Notre gosier est dégoûté de ce maigre aliment » (selon Nb 21, 5). Ainsi, quand l'homme était tourné vers Dieu et qu'il désirait se nourrir de Lui, la manne avait bon goût. Mais elle était rebutante à celui qui demeurait charnel et nostalgique de l'Égypte.

Cette manne était donc l'aliment le plus apte à procurer les forces nécessaires au progrès. Aussi en mangèrent-ils pendant quarante ans (selon Ex 16, 35). Cette nourriture, qu'ils devaient ramasser selon des lois divines précises (selon Ex 16), leur apprenait peu à peu la confiance, la patience et la persévérance. Elle leur permettait d'apprécier de plus en plus la Torah dans la banalité du quotidien, de vivre de cette Parole au cœur d'un cheminement apparemment insignifiant.

C'est ainsi que le peuple vécut peu à peu un appauvrissement de son être. Car si le Seigneur lui fit connaître le désert pendant quarante ans, ce fut pour l'appauvrir, pour l'éprouver et lui faire connaître le fond de son cœur (selon Dt 8, 2). Oui ! pour l'appauvrir, pour lui donner de découvrir cette pauvreté dont je t'ai déjà parlé, qui est la conscience de sa profonde indigence et de son incapacité à vivre selon Dieu si le Seigneur ne vient pas lui-même au cœur du peuple.

— X —

Pendant quarante ans le Seigneur sera avec son peuple. Il l'entourera de tous les soins nécessaires et ne le laissera manquer de rien. Pendant tout ce temps passé au désert, Il le bénira dans toutes ses actions et Il veillera sur sa marche (selon Dt 2, 7 ; Ac 13, 18). Par trois fois au moins, il nous est rapporté dans la Bible que le Seigneur fit cheminer les membres de

son peuple sans que soient usés leurs vêtements ni leurs sandales (selon Dt 8, 4 ; Dt 29, 4 ; Né 9, 21).

Hormis ces quelques références glanées à droite et gauche dans l'Écriture et auxquelles je viens de faire allusion, il ne nous est rien relaté de trente-huit années qui s'écoulèrent dans le désert. On nous a abondamment parlé de la première année et on va nous parler de la dernière année, mais entre ces deux années, c'est le « Silence radio » ⁽¹⁾. Il n'y a qu'un chapitre qui nous rapporte de façon très concise les différentes étapes de la pérégrination du peuple (Nb 33). Ce silence peut se comprendre car, fondamentalement, il n'y a plus rien de nouveau, sinon que le peuple doit approfondir tout ce qui lui a déjà été donné.

Il est clair que pendant cette longue période, le peuple a souvent dû réitérer ses mauvaises actions et qu'à chaque fois, dans sa grande bonté et miséricorde, le Seigneur dut être très compatissant, malgré son écœurement pour cette génération qui refusait d'entrer dans ses chemins (selon Ps 95, 10 ; He 3, 10).

C'est donc au cœur d'un mûrissement lent et en « dents de scie » que le peuple atteindra enfin la quarantième année. Cheminant à travers le désert, il arrivera au sud du pays de Canaan, plus précisément à Cadès dans le désert de Tsin (selon Nb 20, 1).

Pour certains, il ne s'agit pas du même Cadès, puisque le précédent était dans le désert de Parân ; mais, pour d'autres, Cadès serait à la jointure des deux déserts et pourrait dès lors être un seul et même lieu avec une double dénomination : « Cadès de Parân » ou « Cadès de Tsin » – ce qui peut sembler logique au regard des cartes généralement établies—. Dans les deux cas, les fils d'Israël se retrouvent aux abords de la Terre promise, et donc là où ils s'étaient précédemment révoltés.

Nous allons maintenant découvrir que si la nouvelle génération a fait quelques progrès, elle est cependant encore loin d'être prête à entrer en terre de Canaan. Je dis bien « nouvelle génération », parce que la précédente est morte au désert.

— E —

¹ Selon le commentaire d'É. Munck, *La voix de la Torah ; Les Nombres*, Ed. Fond. S. et O. Lévy, Paris, 5^{ème} édition, 1991, p. 196 : « Il n'y a dans la Torah ni récit ni prophétie, si ce n'est concernant la première ou la dernière année. »

Il nous est alors dit que Myriam, la sœur de Moïse, mourut. Du coup, il n'y eut plus d'eau pour la communauté (selon Nb 20, 1). En effet, selon certains commentateurs, c'est par Myriam que durant ces quarante années le peuple avait accès aux puits, parce qu'elle était une femme pure et qu'il y a selon eux un lien « entre la source d'eau vive et la femme pure ; elle se sent attirée vers l'eau et l'eau se sent attirée vers elle ⁽²⁾. » Sans elle, le peuple n'avait donc plus accès à l'eau vive. C'était comme si la communauté était privée de l'Esprit de Dieu – puisque l'eau vive en est une des expressions–.

La réaction des membres du peuple ne se fit pas attendre. Ils cherchèrent querelle à Moïse et Aaron : « Pourquoi ne sommes-nous pas morts comme les autres dans le désert ? Pourquoi nous avoir menés en ce lieu sinistre, impropre aux semailles, sans vigne, ni figuiers, ni grenadiers et, qui plus est, sans eau à boire ? »

Moïse et Aaron vinrent alors se confier au Seigneur. Celui-ci leur commanda de rassembler la communauté et il leur ordonna de parler au rocher pour qu'il donne de l'eau. Mais fatigué par les multiples révoltes du peuple, découragé par ce qui ruinait une fois encore tous ses efforts, Moïse se laissa aller jusqu'à douter devant le peuple tout entier : « Ferons-nous jaillir de l'eau de ce rocher ? » Il se demandait vraiment si le Seigneur allait encore pouvoir pardonner à un tel ramassis de pécheurs. Plutôt que de rester les yeux braqués sur Dieu, il se laissait envahir par le péché du peuple ; et dans son doute, plutôt que de parler au rocher, selon ce qu'avait commandé le Seigneur, il le frappa par deux fois. Il voulait un signe de Dieu, qui le raffermirait et le convaincrerait.

Mais voilà que du coup il chutait, lui qui avait été élevé au niveau de la Parole, de cette Parole qui était bien au-delà du signe qu'il réclamait ici ⁽³⁾. Un Psaume nous rapporte que les enfants d'Israël avaient fini par aigrir son esprit, mais littéralement c'est encore plus fort : « ils révoltèrent son esprit et ses lèvres parlèrent trop vite » (selon Ps 106, 33). La communauté le poussa donc à la révolte, jusqu'à le faire douter de la miséricorde infinie de Dieu envers ce peuple inlassablement pécheur. Si même Moïse avait chuté, qui pouvait tenir ?

Si Moïse n'avait fait attention qu'à Dieu, s'il ne s'en était tenu qu'à sa Parole, plutôt que de regarder le peuple et s'en trouver abattu, il aurait accepté que le Seigneur puisse, une fois encore, avoir pitié de son peuple ; car, sans l'eau vive par laquelle il donnait son Esprit, le peuple ne pouvait en définitive que fauter. Moïse aurait donc dû s'en remettre à

² Notamment É. Munck, *La voix de la Torah ; Les Nombres*, Ed. Fond. S. et O. Lévy, Paris, 5^{ème} édition, 1991, p. 197.

³ Selon ce que dit saint Paul de ces signes qui peuvent être nécessaires pour l'incroyant, mais non pour le croyant (en 1 Co 14, 22).

son Seigneur. Cette fois, hélas, il succomba, jusqu'à se révolter et ne pas agir selon la Parole divine.

— X —

Regarder son Seigneur et ne vivre que de sa Parole, plutôt que d'être obnubilé par le marasme dans lequel vit la communauté, c'est ce que nous devrions retenir de cet épisode, que l'on soit chargé d'une responsabilité dans l'Église ou simplement un membre du corps du Christ. Nous sommes invités à écouter la Parole de Dieu et à nous en remettre à elle dans la foi. Il nous faut demander l'Esprit, cette grâce de Dieu sans laquelle nous ne pouvons que chuter, plutôt que provoquer le Seigneur en exigeant des signes pour nous rassurer.

— E —

Le Seigneur sait que l'homme a besoin du don de son Esprit. Il va donc pallier le manquement de Moïse. Aussi accordera-t-il quand même cette eau. Elle jaillira en abondance du Rocher.

— X —

Tu peux entrevoir la lecture chrétienne d'un tel évènement, le Rocher étant une figure du Christ, et l'eau vive qui en jaillit, une figure de l'Esprit. Ce Rocher, c'est le Christ dont le côté frappé et percé par l'humanité pécheresse laisse jaillir les sacrements de la vie nouvelle ⁽⁴⁾, dans lesquels nous recevons les grâces nécessaires pour vivre et croître selon Dieu.

— E —

Le peuple retrouvait ainsi l'Esprit, et avec lui, la force de ne plus chuter au cœur des lassitudes. La défaillance d'Israël avait donc mis en évidence la stricte nécessité de la grâce divine et, plus encore, le fait qu'elle devait être donnée en permanence pour rester fidèle (selon Nb 20, 1-11).

Ces eaux reçurent un nom : les eaux de Mériba de Cadès dans le désert de Tsin (selon Nb 27, 14), ce qui signifie « les eaux de la contestation » à Cadès, car les enfants d'Israël s'en étaient pris au Seigneur. Mais Celui-ci manifesta par elles sa sainteté (selon Nb 20, 13).

⁴ Selon *Catéchisme de l'Église catholique*, Éd. Racine et Fidélité, 1998, n. 1225.

Quant à Moïse, qui avait manqué de foi et de patience jusqu'à douter et pécher devant tout le peuple, il devra subir la conséquence de son acte. Aussi le Seigneur lui dira-t-il : « Parce que – toi et Aaron– vous ne m'avez pas cru capable de me sanctifier aux yeux des enfants d'Israël, vous ne ferez pas entrer cette assemblée dans le pays que je lui donne » (selon Nb 20, 12).

Le Seigneur dira alors textuellement à Aaron qu'il sera réuni aux siens, qu'il « ne doit pas entrer dans le pays que je donne aux enfants d'Israël, car vous avez été rebelles à ma voix aux eaux de Mériba » (selon Nb 20, 24). Aaron, qui devait agir en communion avec Moïse, l'avait en effet laissé faire et dans son silence, il avait consenti à tout ce qui était arrivé, selon l'adage : « Qui ne dit mot consent. »

Le Seigneur aura des propos de même ordre pour Moïse un peu plus tard, quand il dira : « Monte sur cette montagne – le mont Nébo (selon Dt 34, 1)– et regarde le pays que j'ai donné aux enfants d'Israël. Lorsque tu l'auras regardé, tu seras réuni aux tiens, comme Aaron, ton frère. Car vous avez été rebelles lorsque la communauté m'a cherché querelle. Je vous avais commandé de manifester ma sainteté par l'eau aux jours de Mériba-Cadès et vous ne l'avez pas fait. C'est donc du dehors seulement que tu verras le pays » (selon Nb 27, 14 ; Dt 32, 51-52).

— X —

Quand tu entends tout ceci, tu découvres que quarante ans plus tard, on se retrouve avec le même genre de récriminations que celles de leurs pères morts au désert. Il y a de quoi se poser des questions. En quoi ce peuple a-t-il vraiment mûri ? À première vue on a l'impression que décidément rien ne change, que l'histoire ne fait que se répéter, que ce peuple reste pareil à lui-même. C'est ce que Moïse crut également au point de douter et de pécher à son tour. Il y a cependant des détails qui manifestent malgré tout un certain progrès. Ainsi, quand les membres du peuple récriminent, ils disent : « Pourquoi nous avoir fait monter d'Égypte pour nous conduire en ce lieu sinistre ? C'est un lieu impropre aux semailles, – *insistant sur ce qui suit*– sans figuiers, ni vignes, ni grenadiers, sans même d'eau à boire » (selon Nb 20, 5). Ils voulaient donc s'installer en un lieu où ils puissent planter et vivre de ces aliments, qui sont en fait les aliments rapportés par les explorateurs à la fin de la première année au désert. Ils ne réclament donc plus le pain, la viande, le poisson et les légumes de l'Égypte, comme ils l'avaient fait dès leur entrée dans le désert et encore un an plus tard, juste après avoir quitté le Sinaï (selon Ex 16, 3 ; Nb 11, 4-5). Ils aspirent maintenant à se nourrir des fruits de la Terre promise (selon Nb 13, 23), ce qui est le signe d'un progrès. Ce qui confirme

cette évolution, et nous allons très vite le découvrir, c'est que le peuple ne rechignera plus à combattre pour conquérir la Terre promise.

Il y avait donc eu progrès également, mais ce qui vient de se passer aux eaux de Mériba manifeste que si le Seigneur ne donne pas son Esprit en permanence, tout est ramené au néant : plus aucune sagesse digne de ce nom ! Et l'homme devient alors incapable de rester fidèle, de tenir dans sa foi. Tout comme pour les chrétiens aujourd'hui ! Si nous nous privons du Saint Esprit qui se donne à l'Église, nous ne sommes plus que des querelleurs de Dieu, incapables de vivre quoi que ce soit de surnaturel et voués à la perdition.

— E —

Les enfants d'Israël quittèrent alors Cadès et arrivèrent sur la frontière du pays d'Édom – et donc dans la contrée des descendants d'Ésaü—. C'est là qu'Aaron mourut, sur la montagne de Hor. Aaron ayant expiré, toute la communauté fut remplie de crainte. Le grand-prêtre n'étant plus, c'était comme s'ils étaient privés de la protection divine. Ils se retrouvaient dès lors à la merci des ennemis.

Un midrash nous dit que la nuée de la gloire divine avait disparu au moment de la mort d'Aaron. Or, c'était cette nuée qui les préservait auparavant. Elle pouvait s'interposer entre le peuple et l'ennemi. Ainsi, lorsqu'elle s'était placée entre Israël et les Égyptiens au moment de la traversée de la mer Rouge (selon Ex 14, 20). La colonne de nuée ayant disparu, la communauté était maintenant sans protection ⁽⁵⁾. Bien plus ! Elle était exposée aux ennemis ⁽⁶⁾. Les enfants d'Israël craignirent alors l'attaque des Cananéens du roi d'Arad qui habitaient la région (selon Nb 20, 22-29).

Le roi d'Arad, qui n'était autre qu'Amaleq – l'expression de Satan et ses sbires– ⁽⁷⁾. Il avait appris qu'Aaron était mort et que les nuées s'étaient dissipées ⁽⁸⁾. Il en profita alors pour attaquer Israël et il fit des

⁵ C'est sur ce midrash qu'Élie Munck appuie son commentaire qu'il prolonge en disant : « et c'est ainsi qu'on peut comprendre le début du verset (29) : Toute l'assemblée avait peur, parce qu'Aaron était mort » ; dans *La voix de la Torah ; Les Nombres*, Ed. Fond. S. et O. Lévy, Paris, 5^{ème} édition, 1991, p. 205.

⁶ Le premier verbe hébreu de ce verset 29 peut se traduire : « Ils furent visibles » ou « l'assemblée fut visible », comme le dit Rachi dans *Le Pentateuque avec Rachi ; Les Nombres*, Fond. S. et O. Levy, Paris, 5^{ème} éd., 1984, p. 163 ; et selon Élie Munck ; *ibid.*, p. 208.

⁷ Selon Rachi, sur base de Nb 13, 29 ; *ibid.*, p. 165.

⁸ Toujours selon Rachi ; *ibid.*, p. 163.

prisonniers. Il agissait ici comme il l'avait déjà fait par deux fois auparavant : en profitant de la situation de faiblesse du peuple de Dieu pour tenter de l'anéantir (⁹).

Mais ici, dans un sursaut de foi, Israël se rappela que la première fois Amaleq avait été vaincu par la force de la prière, que lorsqu'ils tenaient leurs yeux tournés vers le ciel, ils vainquaient (¹⁰). Israël fit alors ce vœu au Seigneur : « Si tu livres ce peuple en mon pouvoir, je vouerai ses villes à l'anathème ». Le Seigneur écouta la voix d'Israël et il livra les Cananéens en son pouvoir. Et eux vouèrent les ennemis vaincus et leurs biens à l'anathème (selon Nb 21, 1-3).

Ce vœu de l'anathème consiste en une mise à mort de tout ce qu'Israël conquiert, afin de le consacrer à Dieu, comme le soulignent des commentateurs juifs : « Je consacrerai le butin au sanctuaire ; je le consacrerai au Seigneur » (¹¹).

— X —

Il faudra très sérieusement revenir sur ce geste qui dérange aujourd'hui, car nous le retrouverons avec la conquête de la Terre promise.

Mais soulignons déjà que le Seigneur a directement accueilli ce vœu fait par Israël. Dieu cautionne donc cette façon de vouloir conquérir la Terre promise : en s'attaquant à ceux qui agressent ou qui refusent Israël et son Seigneur, et en remettant les ennemis entre les mains de Dieu, à travers cet acte qu'est l'anathème. Nous verrons qu'il ne s'agit pas en ces cas d'assouvir une soif sanguinaire, mais bien de consacrer tous les êtres et les biens de la terre conquise au Seigneur et à son culte. Nous verrons aussi que le chrétien doit vivre de tout ceci, mais à la suite du Christ, selon son Esprit : il lui faut violenter et faire mourir tout ce qui résiste à Dieu dans sa vie pour le lui consacrer. C'est ce que nous manifestait le commentaire d'Origène que tu as entendu il y a peu.

— E —

Mais juste après ces évènements, dans lesquels les enfants d'Israël avaient manifesté un certain mûrissement, il va en être autrement. Pour

⁹ La première fois, en Ex 17, 7, 8 ; la deuxième en Nb 14, 45 quand le peuple n'obtempéra pas et qu'il voulut forcer son destin – après qu'il eut exprimé son scepticisme face à la nécessité de conquérir Canaan – ; et maintenant après avoir perdu la protection divine en Aaron leur grand-prêtre (selon Élie Munck ; *ibid.*, p. 210).

¹⁰ Selon Élie Munck ; *ibid.*, p. 210.

¹¹ Selon Rachi, *ibid.*, p. 165 ; et selon Élie Munck ; *ibid.*, p. 210.

éviter les Édomites qui leur coupaient la route, les enfants d'Israël partirent par la route de la mer de Suph. Ils prirent ainsi la direction de la mer Rouge, piquant vers le sud pour contourner le pays d'Édom ⁽¹²⁾. Et voilà que, du coup, ils se retrouvaient de nouveau en plein désert avec les épreuves qui lui étaient liées. Et cela, le peuple n'en voulait plus ! Il nous est alors dit qu'il perdit patience. « Le souffle du peuple fut raccourci par le chemin », si on traduit littéralement sur base de l'hébreu (selon Nb 21, 4). Le peuple n'en pouvait plus. Tout lui devenait pesant et insupportable : « Pourquoi nous avoir fait monter d'Égypte pour mourir en ce désert où il n'y a ni eau ni pain, sinon cette nourriture de misère – la manne – dont notre âme est dégoûtée ? » Les enfants d'Israël méprisaient une fois de plus le Seigneur et ses dons.

Dieu envoya alors contre le peuple des serpents brûlants. La morsure de ces serpents fit mourir beaucoup de monde en Israël. Le peuple accourut alors auprès de Moïse : « Nous avons péché en parlant contre le Seigneur et contre toi. Intercède auprès du Seigneur pour qu'il éloigne ces serpents. » Et Moïse y consentit.

Le Seigneur lui commanda alors de façonner un Brûlant et de le placer sur un étendard. Celui qui, après avoir été mordu, le contemplerait resterait en vie. Moïse fit donc un serpent d'airain et le plaça sur un étendard. Si un homme était mordu et qu'il regardait le serpent d'airain, il restait en vie (selon Nb 21, 4-9).

— X —

Ces serpents qui mordent les Hébreux sont appelés « des serpents brûlants » ; littéralement : « des serpents séraphins ». Les séraphins sont des êtres célestes ⁽¹³⁾. Ils semblent être descendus du ciel sous la forme de serpents. Il s'agit donc bien d'un châtement divin. Celui-ci s'exerce à travers des serpents qui mordent et tuent, parce que les Hébreux ne vivent plus du souffle de Dieu, de son Esprit. Ils se sont laissé aller une fois de plus au persiflage du serpent des origines, à ce serpent qui est l'expression de tout ce qui nous suggère qu'il faut rester le nez planté en terre pour s'épanouir quelque peu, de tout ce qui nous persuade qu'il vaut mieux renoncer aux combats demandés par le Seigneur. Les Hébreux sont mordus par ces serpents parce qu'ils sont tournés une fois encore vers l'esprit du monde.

¹² Ici encore, je te renvoie aux cartes des bibles classiques ou à la carte qui est dans le livre précédent, « *Par Lui, avec Lui et en Lui* », à la fin du chapitre, « *Avec Moïse, le cheminement d'Israël* ». Le trajet effectué ici y apparaît sous le chiffre 7.

¹³ Selon *La Sainte Bible ; La « Bible de Jérusalem »*, Éd. du Cerf, Paris, 1955, note « 1 » sur Is 6, 2.

Mais le Seigneur va demander à Moïse de constituer « un brûlant », littéralement « un séraphin ». Et Moïse va alors édifier « un serpent d'airain », plus littéralement, « un serpent des serpents » : le serpent par excellence, comme celui du jardin d'Éden (selon Gn 3, 1) et celui de l'apocalypse (selon Ap 12, 9).

Pour les chrétiens, tout ceci est très riche de sens : ce « séraphin », ce « brûlant céleste » qui s'est fait « serpent des serpents » exprime le Christ. Il s'est laissé identifier au serpent, selon ce qu'en rapporte saint Paul : « Dieu a envoyé son propre Fils dans une chair semblable à celle du péché » (selon Rm 8, 3). « Celui qui n'a pas connu de péché, Il l'a fait péché pour nous afin que nous devenions justice de Dieu en lui » (selon 2 Co 5, 21).

Ce serpent d'airain que Moïse confectionne est pendu à un poteau ; tout comme le propre Fils de Dieu qui est devenu malédiction pour nous, selon ce qui est écrit : « Maudit soit celui qui pend au gibet » (selon Ga 3, 13 ; Dt 21, 23). Sur le bois de la croix, Jésus Christ a porté nos fautes dans son corps (selon 1 Pi 2, 24). Il s'est humilié jusqu'à la mort sur une croix (selon Ph 2, 8), prenant sur lui le Mal pour l'anéantir dans sa personne.

Ce serpent pendu au bois est ainsi l'expression du Brûlant que le Seigneur donne pour sauver ceux qui s'en remettent à Lui : son propre Fils. Aussi saint Jean dira-t-il : « Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, afin que tout homme qui croit en lui ait la vie éternelle » (selon Jn 3, 14-15).

Pour les chrétiens, ce serpent d'airain, élevé sur un poteau ici au désert, ouvre déjà sur le Christ Jésus humilié et exalté (selon Ph 2, 1-11) qu'il nous faut contempler pour être guéri de nos péchés et recevoir la vie éternelle. Car le fait de rester en vie en regardant ce serpent d'airain, ici au désert, est une allusion à la résurrection, au don plénier de la vie divine que l'on reçoit dans l'accueil et la contemplation du Christ en croix.

Ce peuple du désert qui regarde le serpent d'airain pendu au bois, qui décolle le nez de la terre et regarde vers le Ciel à travers ce signe, et qui reste en vie, préfigure ainsi l'Église qui contemple dans la croix tout ce mystère de Dieu et qui en vit.

Car à travers ce serpent d'airain, Dieu manifeste déjà toute la profondeur de sa miséricorde : acceptant d'être blessé par le manque de foi de son peuple et choisissant l'abaissement pour le sauver. Ce signe annonce donc bien la Croix du Christ : en elle, à travers son Fils, Dieu s'abaissera jusqu'au plus profond du péché pour sauver l'homme, pour donner, à ceux qui se tournent vers lui dans le repentir, de recevoir sa vie divine.

Ces serpents brûlants qui apportent la mort sont donc un bon châtement puisque celui-ci donne aux membres du peuple de se ressaisir, de reconnaître leur péché et de recevoir le remède divin pour dépasser ce mal encore inscrit en eux.

Ce remède, cet étendard, signe de ralliement et de salut, ils l'emporteront désormais avec eux. Ce serpent d'airain sera ainsi planté au cœur de la Terre promise, en attente de la Croix définitive.

En Terre promise les membres d'Israël vénèreront ce serpent d'airain jusque sous le roi Ézéchias. Mais celui-ci le détruira parce que les Israélites en avaient fait un objet d'adoration (selon 2 R 18, 4). Ce n'est pas pour rien que le livre de la Sagesse dit que celui qui se tournait vers ce signe n'était pas sauvé par ce qu'il contemplait, mais par le Seigneur, l'universel Sauveur (selon Sg 16, 6-7) : petite phrase qui peut aussi nous enseigner qu'il n'y a pas à se fixer abusivement sur les objets d'un culte, aussi sacrés soient-ils, mais, à travers eux, être tendu vers le Seigneur qui, seul, sauve.

La Nuée n'était plus là, mais à travers le serpent d'airain la Présence protectrice était redonnée à Israël. Ainsi fortifiés par le Seigneur, les fils d'Israël se remirent en route et ils acceptèrent d'affronter deux peuples qui gardaient l'entrée de la Terre promise sur son côté Est. C'est ainsi qu'ils vainquirent le roi des Amorites et celui de Bashân (selon Nb 21, 21-35). Ils acceptaient de se battre contre les forces du mal qui voulaient empêcher l'établissement de la Promesse de Dieu en notre terre – selon ce qu'Origène nous a déjà permis d'entrevoir–. Tout cela manifestait les progrès qu'ils avaient accomplis au désert, même s'il est vrai qu'ils restaient faibles dans leur foi et qu'ils chutaient encore trop souvent ; et nous allons le voir encore une fois.

